

d'époque flavienne de Hawarte en Apamène (M. Wagner & D. Zielińska, *Last Masterpieces of Ancient Painters*, Varsovie, 2012), et de celui de Sidon, désormais localisé (J.-M. Saint-Jalm, « Vers la localisation du *mithraeum* de Sidon », *Topoi* 18.1 [2013], p. 295-313) et dont la statuare conservée au Louvre a fait l'objet d'une restauration récente. Un bémol toutefois : la mise en contexte topographique du *mithraeum* de Césarée Maritime souffre gravement de l'absence de plan général des vestiges exhumés, les plans publiés dans ce volume se limitant aux carrés de fouille ouverts par l'équipe dans ce qui paraît être un désert urbain. Pour un plan des *horrea*, l'on se référera utilement à J. Patrich, « Warehouses and Granaries in Caesarea Maritima », dans A. Raban & K. G. Holum (Ed.), *Caesarea Maritima: A Retrospective After Two Millennia*, Leiden, 1996, p. 146-175, fig. 1 et 5. Et pour saisir l'insertion du complexe dans la grille urbaine d'époque romaine et son articulation sur les vestiges adjacents, on utilisera les éclairantes analyses de J. Patrich dans E. Stern (Ed.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, 5, Suppl. Vol., Jérusalem, 2008, p. 1676-1677 et le plan publié dans *The Greek and Latin Inscriptions of Caesarea Maritima* (2000), p. 4, fig. 3. Bref index. Laurent THOLBECQ

Achim LICHTENBERGER, *Terrakotten aus Beit Nattif. Eine Untersuchung zur religiösen Alltagspraxis im spätantiken Judäa*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol., XVI-299 p., 446 ill. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 7). Prix : 110 €. ISBN 978-2-503-56884-3.

Ce beau volume sur les terres cuites découvertes à Beit Nattif (Judée) est le résultat de recherches menées par Achim Lichtenberger à Mayence et à Jérusalem. Il constitue essentiellement une présentation commentée d'un corpus limité d'artéfacts et d'un catalogue illustré (p. 17-185 ; 195-249), complété par une étude livrant des informations sur les contextes géographique, archéologique et chronologique, les techniques de fabrication, les ateliers de production, la typologie et une interprétation de ce corpus de figurines de terres cuites. Deux planches en couleur de bonne qualité en échelle 1:1 présentent les trois principaux groupes de figurines définissant le type « Beit Nattif » : femme, cavalier et oiseau/colombe. Comme entrée en matière, et avant d'aborder la combinaison de ces trois groupes, qui déterminera par la suite très essentiellement l'interprétation du corpus qui n'avait jusqu'ici été que partiellement publié (D. Baramki, « Two Roman Cisterns at Beit Nattif », *Quarterly of the Department of Antiquities of Palestine* 5, 1936, p. 3-10), l'auteur donne dans une introduction des informations de base sur les figurines de Beit Nattif comme leur localisation (mais l'échelle des cartes est trop petite), leur datation et leur valeur pour la classification de la population et la culture de la Judée après la révolte de Bar-Kokhba (132-135 après J.-C.). L'objectif principal de l'auteur est de contribuer au développement d'une nouvelle interprétation des pratiques quotidiennes non orthodoxes et non conformes d'une piété populaire qui s'écarte de la norme établie par des groupes rabbiniques ayant à l'époque une forte influence sur la production de textes. Seront ainsi particulièrement mis à l'épreuve les concepts de « paganisme » et de « judaïsme ». À travers et à l'aide de la confrontation annoncée des sources textuelles et matérielles, l'auteur remettra en question des approches historico-philosophiques qui propagent

des démarcations exclusives plutôt que des transitions culturelles. Du point de vue de chercheurs engagés dans l'art figuratif à petite échelle du Levant Sud, comme l'ont démontré depuis les années 1970 Othmar Keel et ses étudiants (voir notamment les ouvrages publiés dans la série *Orbis Biblicus et Orientalis* et *Orbis Biblicus et Orientalis. Series Archaeologica*), l'alignement critique du monde du texte et de la culture matérielle n'est pas une démarche inédite, mais elle n'a pas encore été appliquée à ce corpus précis et à la détermination de ses implications pour la compréhension de la structure démographique de la Judée impériale. Le lieu de la découverte de deux citernes contenant les terres cuites est le site de Beit Nattif, l'antique Bethlethepha, situé au sud-ouest de Jérusalem, à la frontière de la Shéphélah (« les basses terres »). Le site a été mentionné par Pline et Josèphe comme capitale d'une toparchie judéenne. Plusieurs bassins (*miqwes*) et ossuaires ont été utilisés comme « marqueurs ethniques » et associés à une population juive, durant la période du Second Temple. L'expulsion de toute la population urbaine et rurale d'Aelia Capitolina suite aux événements de 135 doit être mise en doute, puisque déjà à la fin du II^e siècle, une communauté juive y est attestée. À partir de 200, Beit Nattif, étant assignée à la zone urbaine d'Éleutheropolis, appartenait à une région dans laquelle des juifs étaient semble-t-il *de iure* tolérés. Durant l'époque impériale, la présence d'une population romaine est également attestée à Beit Nattif, par des installations, des artefacts funéraires et des inscriptions grecques comprenant des noms latins. D'une manière générale, la théorie traditionnelle selon laquelle il ne restait presque plus de juifs dans la région (M. Avi-Yonah, « Oriental Elements in the Art of Palestine in the Roman and Byzantine Periods », *Quarterly of the Department of Antiquities of Palestine* 10 [1940], p. 105-151) n'est pas confirmée par l'archéologie. Des lampes à huile du type de Beit Nattif affichant une *menorah* témoignent même du contraire, alors même que les monnaies, par exemple de Diospolis, montrent un large spectre de dieux païens. Néanmoins, le profil ethnique de la région est difficile à déterminer et l'une des questions auxquelles l'auteur cherche à apporter une réponse sera : qui a acheté les terres cuites de Beit Nattif ? Les premières figurines et lampes à huile de Beit Nattif ont été découvertes par hasard en 1917 dans deux citernes adjacentes avant d'intégrer le commerce des antiquités. Ce n'est qu'en 1934 que des fouilles régulières ont été effectuées, dont les résultats, incluant une sélection des objets, ont été publiés en 1936 (*supra*). En raison de l'absence d'usure et d'un traitement incomplet, on peut supposer que ces lampes et ces figurines sont des déchets d'ateliers. Leur classification chronologique à la fin du III^e et au début du IV^e siècle peut être déterminée en fonction de la typologie des lampes à huile et des monnaies retrouvées dans les citernes, même si une chronologie absolue de ces objets ou une chronologie relative des citernes ne sont pas possibles (ainsi p. 8, mais *a contrario* p. 185 où l'auteur se réfère à Rosenthal-Hegginbottom pour une chronologie relative des citernes). De même, les terres cuites du type « Beit Nattif » trouvées ailleurs (Jérusalem, Megiddo, Gezer, Pella) ne permettent pas une datation plus précise. Très intéressante, l'observation que du total de 341 (p. 185) ou 342 (p. 8) fragments de figurines catalogués, près de 20 % du corpus proviendrait du même moule. Dans le cadre de sa recherche d'une définition précise de la composition de la population de la Judée à la fin de l'Antiquité, A. Lichtenberger examine également l'iconographie des lampes retrouvées dans les citernes de Beit Nattif. Il observe que la plupart d'entre elles présentent une

décoration non figurative (plus de 90 %) ; seuls très peu d'exemples affichent des animaux, notamment des oiseaux, ou des humains (gladiateurs). La découverte de deux lampes avec une *menorah* est frappante. L'auteur rappelle qu'à l'époque post-hasmonéenne-hérodiennne, l'interdiction juive des images a été interprétée de façon beaucoup moins rigoureuse qu'auparavant ; cependant, des représentations païennes de dieux (comme par exemple à Géraza aux I^{er}-II^e siècles) sont absentes du corpus des lampes de Beit Nattif. Néanmoins, il faut garder à l'esprit que la représentation artistique de symboles théologiques juifs en était encore à ses débuts et ne se développa pas avant le IV^e siècle. En définitive, en ce qui concerne l'éventuel cercle de clients des lampes de Beit Nattif, l'auteur conclut que la présence de différents groupes, juifs et non juifs, ne peut être ni exclue ni prouvée. D'après les analyses pétrographiques de 13 échantillons, l'auteur conclut que les terres cuites et les lampes des deux citernes de Beit Nattif sont toutes fabriquées à partir de la même argile locale. Cette observation appuie l'hypothèse selon laquelle tous ces objets proviennent du même atelier. Aucun moule en argile destiné à la production des figurines n'a été retrouvé, mais la présence de moules en pierre calcaire destinés à la production des lampes à huile pourrait indiquer que les figurines étaient également fabriquées dans des moules en calcaire (cf. de tels moules attestés à Caesarea Maritima aux IV^e-V^e siècles), ce qui expliquerait qu'aucun signe d'usure du moule (ce qui serait visible pour des moules en argile) ne peut être observé sur les figurines. De même, le style plutôt schématique des figurines pourrait s'expliquer par des modèles en calcaire ; par ailleurs, l'utilisation de terres cuites finies comme matrices n'a pas pu être prouvée. Les figurines du même type dans les deux citernes sont prises du même moule, elles appartiennent toutes, semble-t-il, à la même « génération ». La grande majorité des figurines sont façonnées dans un moule frontal, le verso étant habituellement formé à la main. Seules les colombes sont systématiquement prises de deux moules. Plusieurs outils en os découverts dans les citernes auraient pu être utilisés pour le post-traitement qui inclut l'addition de parties mineures modelées, le traçage des traits du visage et l'application, après cuisson, de peinture aux yeux, aux cheveux, au costume et à la peau. Sur quelques exemples, des restes d'engobe blanche ont été détectés. Néanmoins, l'impression d'ensemble est que le processus de production des terres cuites de Beit Nattif était inachevé, ce qui signifie que les citernes contiennent très probablement des déchets de production. La variété des types des figurines est assez grande. Pour les figurines féminines, l'auteur identifie huit types de base, avec variantes. À l'exception des 24 têtes féminines isolées qui sont difficiles à classer par rapport au reste du corps (et qu'on ne devrait pas appeler « type »), les types de base sont avant tout différenciés à l'aide de la position des mains : femme nue aux bras levés (24 fragments), type « pudica » (femme nue, la main droite saisit le sein gauche, la main gauche placée proche du pubis ; 18 fragments), type « gravida » (femme nue enceinte, les mains probablement placées sur le ventre ; 5 fragments) et type « kourotrophos » (femme allaitant un bébé ; 1 fragment). La classification des types « bloc » (féminin, semble-t-il ; 10 fragments sans tête), « debout, indéterminé » (femme nue se tenant debout ; 48 fragments) et « cadre architectural, indéterminé » (8 fragments) comporte plusieurs incertitudes : ils n'affichent pas de contours féminins au sens propre du terme (« bloc »), les genoux légèrement pliés renvoient plutôt à une femme assise ou appuyée contre un siège (« debout, indéterminé ») et les fragments d'édicule

ne montrent qu'une seule fois des pieds de femme (« cadre architectural, indéterminé »). Dans ce dernier cas, pour son interprétation de « la déesse dans son sanctuaire », l'auteur passe à des exemples attestés en Jordanie (la fig. 15 d'une « *Jordantalplakette* » n'est pas pertinente) et soupçonne une préférence locale pour ce motif traditionnel. Étonnant est le choix de l'exemple de figurine pilier judéenne (Judean Pillar Figurine/JPF, c. 700 av. J.-C., p. 33), les deux mains placées au niveau de l'estomac, pour illustrer le type « pudica », ce qui est peu pertinent (ajoutons en note de lecture, que la femme du type « pudica » assise dans un édicule n'appartient pas au type le plus attesté à Beit Nattif ; par ailleurs, la pièce a été restaurée et provient du marché de l'art ; p. 33-35, n. 40). Mais le lecteur comprendra plus tard la raison de cette association voulue. Pour les figurines masculines, l'auteur présente six types dont la majorité sont des cavaliers dirigés vers la droite (48 fragments ; la reproduction de la fig. 24, un cavalier judéen, façonné à la main en ronde bosse, datant de c. 700 av. J.-C., de nouveau, laisse la critique perplexe, mais voir ci-dessus). Une figurine de cheval brisé semble renvoyer au motif rare d'un cavalier se tenant debout à côté de son cheval (cf. AO 3090 Louvre). D'autres types attestés sont le cavalier montant un oiseau (2 fragments), l'homme au bouclier (2 fragments), 11 fragments de jambes avec ourlet en vague et 13 têtes d'hommes, de plus des têtes à boucle latérale (3 fragments), des têtes indéterminées (4 fragments), des mains (3 fragments) et des pieds/jambes (3 fragments). De 54 autres terres cuites, seules de petites ou plus grandes parties de la base et du verso sont conservées. Le corpus de Beit Nattif contient également des figurines zoomorphes : des oiseaux, tirés de deux moules, interprétés comme colombes (19 fragments), un bœuf, un chien, un félin, la tête et la patte d'un dromadaire (?) et deux fragments d'animaux indéterminés. Enfin, l'auteur clôt le catalogue des terres cuites trouvées dans les citernes de Beit Nattif par une trentaine de fragments très difficiles à déterminer. La grande majorité des 341 entrées de catalogue est inédite. Les photos en noir et blanc sont de bonne qualité, mais devraient impérativement être complétées par une version en ligne afin que la communauté des chercheurs puisse participer à une identification plus précise de certains fragments et utiliser ce matériau pour de plus amples recherches. Les dessins joints, grisâtres avec contraste minimal, sont peu utiles. En raison de l'absence d'identité de moules entre les deux citernes, les déchets de l'atelier (s'il s'agit vraiment d'un seul atelier) semblent être entrés dans les citernes à des moments différents. À l'aide des monnaies, l'auteur date le contenu de la citerne I à la fin du III^e s. et celui de la citerne II au début du IV^e siècle (p. 185, mais voir les p. 7-8 où il hésite à assigner une date aux citernes). En ce qui concerne la quantité totale des originaux trouvés, il convient de noter qu'à cause de leur forte fragmentation, le nombre des artefacts dont les 341 fragments proviennent n'est pas clair ; une estimation prudente pourrait suggérer entre 60 et 100 pièces. Les huit pages (p. 187-194) sur la composition et le style des terres cuites trouvées à Beit Nattif ne convainquent pas. Le moindre mal est que l'auteur utilise les désignations de « figure », « figurine » et « statuette » sans aucun souci de définir sa terminologie. Il montre également son peu d'expérience en mettant en relation et comparant les détails de posture, de proportions corporelles, de visage, de coiffure, de parure, etc. de manière complètement indifférenciée sur des matériaux et des types de supports distincts, attestés à travers tout le monde antique et dans des époques éloignées, et cela sans fondement théorique. L'argumentation de l'auteur est

avant tout orientée vers la fidélité au détail exact ou réaliste et à la tradition connue par d'autres représentations ailleurs : il ne se pose pas la question de l'expressivité de la représentation spécifique et « inhabituelle » des figurines de Beit Nattif. À la place d'une *Scheitelzopffrisur* qui afficherait plutôt un rouleau tressé que deux nœuds sur la tête, la critique propose d'identifier la coiffure particulière des figurines féminines de Beit Nattif avec une *Scheitelknotenfrisur* aux boucles (ou tresses repliées) latérales (voir M. Gkikaki, *Die weiblichen Frisuren auf den Münzen und in der Grossplastik der klassischen und hellenistischen Zeit. Typen und Ikonologie*, 2014 ; cf. *AC* 84 [2015], p. 499-500). – L'ouvrage est complété par un catalogue de deux groupes de terres cuites du type « Beit Nattif », c'est-à-dire (a) 24 figurines provenant des fouilles en Cis- et en Transjordanie (p. 195-212) dont deux reproduites seulement par des dessins et quatre sans illustrations (leur publication est en préparation). La provenance de la figurine presque complète aux bras levés (p. 210-211, Inv. Nr. 3100) conservée au musée Dar as-Saraya à Irbid en Jordanie est inconnue (elle n'appartient donc pas au groupe 1) ; le verso modelé de la figurine complète RN 90239 découverte à Pella (p. 212-213) montre que la femme représentée ne se tient pas debout, mais est assise ou appuyée contre un siège (voir ci-dessus et les p. 215, 219, 230, 246 et 249). Le second groupe se compose de 44 figurines conservées dans des musées en Israël (à Haïfa, Jérusalem, Tel Aviv), aux États-Unis (Semitic Museum Harvard University), en France (Louvre) et au Canada (Royal Ontario Museum) dont la majorité est dans un très bon état et montre même encore des restes de peinture ; elles proviennent toutes du marché de l'art ou ont été acquises directement auprès de collectionneurs. Dans de nombreux cas, les figurines des groupes (a) et (b) affichent des détails intéressants, non attestés ou seulement indiqués de manière très rudimentaire dans le corpus des deux citernes à Beit Nattif. Ceci s'applique par exemple au type « kouro-trophos » (p. 212-213), à la « danseuse » habillée et tenant un hochet (Israel Museum 69.27.567, p. 220) et à la « gravida » mettant les mains sur les hanches ou les plaçant sur le ventre (p. 230, 246 et 249). Certes, les figurines du groupe (b) doivent nécessairement être mises en valeur, mais citées uniquement sous réserve de déclaration de leur provenance inconnue. Que l'auteur n'hésite pas à évaluer des artefacts acquis au marché se manifeste dans sa présentation d'objets comparatifs du musée Bible+Orient à Fribourg en Suisse (p. 33, 90 et 155) ; selon les normes internationales, il conviendrait d'indiquer qu'ils sont d'origine inconnue. L'observation de variations de style entre les terres cuites des citernes et d'ailleurs, et les différences des qualités d'argile confirmées par les analyses pétrographiques n'impliquent pas nécessairement l'existence de plusieurs ateliers. Un seul atelier peut utiliser différentes qualités d'argile de même que plusieurs ateliers peuvent travailler avec la même qualité d'argile. En plus, un seul atelier qui produit sur une certaine période de temps peut changer la composition de l'argile utilisé et modifier des détails de style dans sa production. Ainsi, il est généralement supposé que les lampes à huile du type « Beit Nattif » proviennent de plusieurs ateliers en Judée du Sud ; et il pourrait en être de même pour les figurines... Mais après avoir examiné diverses possibilités, l'auteur conclut finalement, sur base d'une argumentation assez vague, à l'existence d'un seul atelier pour toutes les terres cuites du type « Beit Nattif » (p. 252). Aussi incertaine en principe que leur production dans un atelier unique, est la fonction des terres cuites du type « Beit Nattif ». Les figurines anthropo- et zoomorphes ont uniquement été

découvertes dans des maisons privées et des tombes, et jamais dans des sanctuaires. Elles ont toutes un support et étaient destinées à être placées debout, deux figurines disposant de trous semble-t-il pour être suspendues. De ces contextes, l'auteur conclut que ces objets ont une fonction religieuse ou magique dans le domaine privé. En application de cette conclusion, il réduit toutes les figurines bien variées de son catalogue aux types « femme nue », « cavalier » et « colombe » et rejoint du même coup les modèles d'interprétation de W. Helck, *Betrachtungen zur grossen Göttin und den ihr verbundenen Gottheiten*, Religion und Kultur der alten Mittelmeerwelt in Parallelforschungen 2, München, 1971 et de S. Böhm, *Die 'nackte Göttin'. Zur Ikonographie und Deutung unbekleideter weiblicher Figuren in der frühgriechischen Kunst*, Mainz, 1990 : la représentation de la femme nue mise dans un édicule ou sur un support est l'icône de la Déesse nue proche-orientale. L'auteur admet, au moins, que pour la femme aux bras levés, qu'il considère comme musicienne – je pense qu'il vaudrait mieux l'interpréter comme danseuse –, une interprétation comme déesse est difficile. En réalité, il me semble que ces femmes aux bras levés et les femmes enceintes ne sont pas nécessairement liées à des êtres divins, mais elles produisent une *efficacy*, c'est-à-dire elles servent de médiateurs entre les gens ayant une préoccupation particulière et le divin (cf. D. Frankfurter, « Terracotta Figurines and Popular Religion in Late Antique Egypt: Issues of Continuity and 'Survival' », dans G. Tallet & C. Zivie-Coche (Ed.), *Le myrte & la rose. Mélanges offerts à Françoise Dunand*, Montpellier, 2014, p. 129-141 ; R. Hunziker-Rodewald, « Conception, grossesse et accouchement. L'enchantement des figurines du Levant Sud à l'âge du fer », dans S. Donnat, R. Hunziker-Rodewald & I. Weygand (Ed.), « *Figurines féminines nues* ». *Néolithique – IV^e siècle ap. J.-C. Proche-Orient, Égypte, Nubie, Méditerranée orientale, Asie centrale. Actes du colloque international Strasbourg, 25-26 juin 2015*, Paris, sous presse, p. 241-255). A. Lichtenberger consacre deux des quatre derniers chapitres de son ouvrage à l'iconographie de la déesse nue proche-orientale associée au cavalier et à la colombe, notamment en Judée de l'Âge du Fer (p. 257-259, 261-262). Mais il est loin de discuter des détails iconographiques au sens propre du terme, sa présentation ne consistant qu'en un enchaînement de citations de chercheurs qui depuis 1920 observèrent la présence, entre autres, de la colombe, du cavalier et de la femme nue dès l'Âge du Bronze jusqu'à l'époque impériale romaine dans les cultures balkaniques, anatoliennes et syro-palestiniennes. En postulant des coutumes proche-orientales largement répandues et des pratiques locales qui en découlaient, sans préciser les détails concernant le corpus étudié ici, l'auteur n'apporte rien à la discussion et ne reflète que superficiellement une position comparative traditionnelle du XX^e siècle. C'est particulièrement vrai de remarques relatives à Ashéra, dans lesquelles il renvoie à une piété familiale judéenne impliquant la « Déesse nue » et les figurines pilier judéennes (cf. p. 33 ; la forme asexuée du pilier et la peinture de beaucoup de ses figurines indiquent qu'elles n'ont très probablement pas été présentées nues) sans se référer aux approches les plus récentes du sujet (cf. E. Darby, *Interpreting Judean Pillar Figurines. Gender and Empire in Judean Apotropaic Ritual*, Tübingen, 2014). Vers la fin du volume, l'auteur revient à la question de la clientèle des producteurs des terres cuites de Beit Nattif. Sur la base d'une citation rabbinique, il conclut que l'atelier concerné peut avoir produit des lampes à huile et des terres cuites pour des juifs et des païens. Pour les clients juifs,

qui après 135 n'ont probablement jamais complètement disparu du pays, l'auteur s'appuie sur le phénomène de la *longue durée*, c'est-à-dire une hypothèse de 1000 ans de continuité entre les figurines des VIII^e-VII^e siècles av. n.è. et celles de Beit Nattif. Sans pouvoir retracer la chaîne de la culture matérielle depuis l'Âge du Fer jusqu'à la fin de l'Antiquité, il postule une « ré-orientalisation » de l'Antiquité tardive, dont les porteurs ne peuvent pas être identifiés hors de tout doute comme juifs ou comme païens. Au moins, les figurines de Beit Nattif montrent, d'une part, la parenté des pratiques juives avec celles de l'environnement païen et indiquent, d'autre part, pour le judaïsme de l'Antiquité tardive, la large gamme de pratiques religieuses. Le volume se clôture par un résumé en anglais, une bibliographie et plusieurs *indices*. Il sera considéré, malgré les faiblesses relevées ici, comme un ouvrage de référence sur le corpus des figurines de Beit Nattif. Nos félicitations !

Régine HUNZIKER-RODEWALD

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *The Archaeology and History of Jerash. 110 Years of Excavations*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XX-277 p., 254 ill. n./b. (JERASH PAPERS, 1). Prix : 130 € + taxes. ISBN 978-2-503-57820-0.

En marge de leurs travaux menés entre 2011 et 2016 à Jérash, Jordanie (voir *AC* 87 [201]8, p. 674-675), et dans la lignée des deux volumes du *Jerash Archaeological Project* édités par F. Zayadine en 1986 et 1989, A. Lichtenberger et R. Raja publient un utile ouvrage, premier d'une nouvelle collection, réunissant une quinzaine de contributions dues à la fois aux vétérans de l'archéologie de la ville et à une jeune génération de chercheurs. C'est là une excellente initiative. Le volume apporte en effet son lot de nouveautés, qu'il s'agisse de dossiers anciennement ouverts (*macellum*, temples de Zeus et d'Artémis) ou de travaux plus récents (thermes de l'est, quartier nord-ouest et quartier sud-ouest tout nouvellement exploré). Curieusement, les éditeurs ont cru bon de présenter les communications par ordre alphabétique d'auteur, ce qui est absurde, au lieu de leur préférer une présentation chronologique ou thématique. La lecture du volume en est inutilement perturbée. On en présentera ici les résultats les plus saillants en respectant un ordre logique. Deux communications posent le contexte : Eva Mortensen livre un minutieux inventaire des voyageurs qui visitèrent Jérash avant la Première Guerre mondiale et des archives graphiques et photographiques produites alors (p. 167-186) ; il comprend de nombreuses nouveautés que l'on se réjouit de voir traitées en détail dans le second volume annoncé de la collection. De son côté, David D. Boyer présente (p. 59-86), dans le sillage des travaux du regretté Jean Sapin (1930-2015), ce qui constitue sans doute la première analyse géomorphologique approfondie du territoire proche de la ville (dans un rayon de 5 km). L'article comprend une remarquable étude de l'occupation de la région, du Paléolithique au XIX^e s., essentiellement axée sur la gestion de l'eau, y compris par aqueducs pour la période romaine. Particulièrement neuve également, l'étude de l'érosion accélérée des sols et celle des glissements de terrain qui ont altéré la topographie de la ville et de ses alentours, aux V^e, VI^e et VII^e siècles. Mis à part une présentation par M. al-Nahar du site néolithique de Tell Abu Suwwan (p. 7-14), les